Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 12

Artikel: L'enfant du Léman : conte de Noël
Autor: Denuzière, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828847

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Enfant du Léman

Conte de Noël par Maurice Denuzière

Quand, au petit matin du 24 décembre, Joseph Floris et son père avaient chargé fromages de la Gruyère et tabacs de chez Ormond sur leur cochère à voiles latines, le brouillard blanchâtre donnait au Léman un air d'océan Arctique. On n'eût pas vu un cygne à dix pas, ce qui rendit le vieux bacouni grincheux et son fils muet.

Au cours de la matinée, tandis qu'ils voguaient vers Villeneuve, voiles tendues par le «petit joran qui mène la bise par la main», un franc soleil d'hiver avait dilué les brumes et restitué aux Vaudois le majestueux décor des montagnes de Savoie encapuchonnées de neige. Sous le ciel bleu pâle, le lac avait perdu ses tons plombés et recouvré ses reflets turquoise que tant de peintres ont tenté de reproduire.

Le soleil dérida le père Floris et rendit la parole à Joseph.

– Si le temps se maintient, nous aurons tôt fait de toucher le fond du lac. Faudra une bonne heure pour décharger nos meules et nos caisses. Pour peu que les chars de l'Italien soient à l'heure, nous aurons le temps d'aller à la Croix-Blanche manger une truite, vu qu'on n'en trouve pas ailleurs, dit le bacouni, la main sur la barre.

– Si leur chemin de fer circule dès juin 1857, entre Lausanne et Villeneuve – Martin, le président du Grand Conseil vaudois a que ça dans la tête – nous n'aurons plus souvent l'occasion de porter l'an prochain des fromages, du vin et des tabacs à Villeneuve, observa Joseph, maussade.

– Bah! c'est pas encore fait. Y savent même pas où le faire passer, leur chemin de fer! Et puis, les journaux disent que ça coûterait plus de cinq millions, rien que pour acheter les terrains. En tout cas, moi, je donne pas notre grande vigne de Corseaux pour moins de trente mille. Je me suis renseigné! rétorqua le vieux d'un air malin.

– Y trouveront bien les sous, va! Les financiers de Paris poussent à la roue et rien pourra aller contre. C'est pas eux qui paieront les expropriations. C'est le canton! Eux, ils toucheront les bénéfices. Parce que ça rapporte bien le chemin de fer, dit Joseph.

– Faut voir venir. Et c'est pas une veille de Noël qu'on va criser pour ces chenoilles de banquiers! conclut l'aîné.

* * *

L'Italien les attendait sur le quai de Villeneuve, avec ses grands chars bâchés. Les voituriers donnèrent la main au déchargement de la cochère, vidèrent un pichet d'Yvorne offert par la père Floris et prirent la route de Brigue.

Au milieu de l'après-midi, restaurés et satisfaits d'avoir touché leur dû, les Floris, père et fils, mirent à la voile pour rentrer. La barque n'avait pas encore passé le château de Chillon que le père Floris s'était abandonné à son habituel clopet. Déjà, le lac, tel un frileux dans l'air froid, exhalait une buée légère qui, dès la tombée de la nuit, cacherait comme un voile pudique la côte savoyarde. Evitant tout bruit qui eût troublé le sommeil de l'ancien, Joseph se prit à penser au festin du lendemain chez ses parents. Le matin même, allant quérir le père dans sa maison de La Tour-de-Peilz, il avait vu sa mère et ses jeunes sœurs, déjà occupées dans la cuisine à préparer le repas de Noël. Il avait reconnu les plaques à tartes, humé l'odeur de la taillée aux greubons, surpris la benjamine à travailler la pâte à merveilles et à beignets. Et le bricelet sorti tout chaud du fer, que sa mère lui avait offert en faisant mine de se cacher, avait déjà un goût de fête.

Poussé par un vauderon encore timide, la barque allait son train et Joseph pensait avec émotion que ce nouveau Noël trouverait les Floris unis comme toujours, festoyant après le culte. Il ne craignait qu'une seule dissonance: que son père, après le café et la giclée de lie, en vînt à évoquer, une fois encore, l'absence d'enfant au foyer de son unique garçon. Car, depuis cinq ans qu'ils étaient mariés et toujours aussi épris l'un de l'autre, les Floris jeunes, de Vevey, n'avaient pas réussi à donner un petit-fils ou une petite-fille aux Floris aînés, de La Tour-de-Peilz. Cette stérilité de leur bru, devenue évidente, rendait le vieux bacouni amer et sa femme, qui, elle, avait mis au monde un garçon et trois filles, morose. Il ne reprochait pas encore à Joseph d'avoir épousé une orpheline de Nyon, dont on ne savait rien des origines, mais cela pourrait bien se faire, un jour que le père aurait un peu forcé sur le blanc de Saint-Saphorin ou la lie.

Marie, l'excellente épouse de Joseph, maîtresse de maison parfaite, que sa belle-mère aimait autant que ses filles, souffrait de son état et connaissait des périodes de tristesse intense.

– Une femme qui ne donne pas d'enfant à son mari est inutile sur la terre. Répudie-moi, comme Napoléon a répudié Joséphine. Je l'accepterai, disait-elle parfois. Et Joseph, qui adorait sa femme, feignait de prendre ce discours comme boutade dictée par la mélancolie.

Ils avaient cependant tout tenté pour obtenir un enfant. Marie avait suivi scrupuleusement les conseils d'une sage-femme diplômée, et même accepté la suggestion d'une voyante qui les avait invités à limiter les étreintes conjugales aux seules nuits de pleine lune! Marie, en cachette de son époux, s'était trempée dans les eaux de fontaines réputées fécondantes, avait bu des tisanes de gingembre, de thym, de fanes de céleri et mastiqué une racine de guimauve!

Naturellement, elle avait prié chaque jour, osant même entrer dans un sanctuaire catholique pour demander le secours de la mère du Christ, que les papistes croient immaculée. Le pasteur eût désapprouvé cette imploration.

Dessin Urs Zeier

Joseph appréhendait autant de voir la fête de la Nativité ranimer chez sa femme la frustration qui la désolait, que d'entendre son père répéter à la fin du repas de Noël: «Alors, ma pauvre Marie, c'est pas encore cette année que nous aurons un petit bacouni!»

* * *

La barque avait passé Clarens quand le père Floris se réveilla.
– T'as bien marché, nous voilà bientôt rendus, dit-il.
– Nous serons chez nous avant la nuit, assura Joseph.

Au crépuscule, ils accostèrent à La Tour, devant le château médiéval du Comte Vert, habité quelque temps, en 1786, par un Anglais un peu fou, nommé William Beckford, dont l'épouse était morte là, après lui avoir donné une seconde fille.

Le père débarqua le premier car, avec la nuit, s'installait la cramine, qui vous gèle les mains en un rien de temps.
– Je te laisse ordrer le pont et tout bien clore. Envergue les voiles, noue bien les magnous, car le vent gagne, le lac se ride fort et nous aurons une vraie vaudaire cette nuit. A demain, fils, devant le temple, pour le culte. Après, je crois qu'on fera chez nous un bon manger!

Dès que son père se fut éloigné, Joseph s'activa aux tâches du bacouni, soucieux de la bonne conservation de sa barque. Quand les voiles furent encapelées, il descendit dans l'abri pour s'assurer que le petit poêle, sur lequel on avait réchauffé le café, était bien éteint. Puis, il remonta sur le pont. C'est alors qu'il crut entendre un vague cri.

«Grincement de membrure», pensa-t-il. Il allait fermer l'écoutille quand, plus distinctement, le bruit se reproduisit comme une sorte de miaulement. Cette fois, il supposa qu'un chat perdu s'était glissé dans la barque à Villeneuve et se trouvait enfermé sous le pont. Il descendit dans la cale, décidé à chasser l'intrus. La nuit étant tombée, il dut allumer la lanterne à huile, afin d'explorer le local assez exigu pour que rien ne puisse échapper à l'inspection. La lumière lui révéla soudain la présence d'un paquet de chiffons blancs, jamais vu à bord. C'est de là que lui parvint, pour la troisième fois, le bruit qui, maintenant, ressemblait plutôt à un vagissement. Joseph fronça le sourcil et écarta vivement les tissus. Un bébé, bien emmailloté et la tête couverte d'un bonnet, pleurnichait doucement. Bien que fortement interloqué, Joseph souleva le bébé dans ses fortes mains, surpris de le trouver si léger.

Cet enfant, dont il percevait la douce tiédeur à travers les langes, n'était pas tombé du ciel. «Sûr que c'est à Villeneuve, pendant qu'on dînait à la Croix-Blanche, que quelqu'un a déposé ce marmouset dans ma barque», pensa-t-il. Beaucoup de filles allaient aux garçons avant le mariage et, quand rien ne se concluait, abandonnaient le fruit de leurs amours imprudentes.

En attendant, il ne s'agissait pas de se poser des questions. Cet enfançon aux yeux mi-clos devait être mis en lieu sûr. Sans plus attendre, Joseph enferma le bébé dans sa houppelande, le plaqua contre sa poitrine et sauta sur les galets. A pas vifs, il prit le chemin de sa maison, située à l'entrée de Vevey, à la porte de Bottonens. Il faisait nuit noire quand il traversa le quartier Entre-Deux-Villes et c'est presque au pas de course qu'il atteignit sa porte.

Marie filait près de la cheminée. Elle n'eut même pas le temps de se lever pour accueillir son mari. Joseph, ouvrant sa houppelande, lui tendit un paquet blanc. Elle se dressa, puis eut un recul instinctif.
– Qu'apportes-tu?
– Prends, c'est un petiolet, prends-le, je te dis!

Marie reçut le bébé et se rassit, pâle et muette.

Joseph, soudain volubile, raconta ▶

où et comment il avait trouvé l'enfant. Déjà, Marie avait ôté le bonnet du bébé et le berçait.

– Sais-tu que cet enfant, ce garçon, a plusieurs semaines, Joseph? dit-elle, après avoir ouvert les langes.

– Ah! mais comment retrouver la mère? C'est peut-être une étrangère. A Villeneuve, c'est plein de voyageurs, des qui s'en vont ou s'en reviennent des bains de Loèche, des Anglais, des Français, même des Autrichiens! Et puis, il y a les journaliers et les rouliers italiens et les filles du Bas-Valais sont goitreuses mais pas farouches, à ce qu'on dit. Alors, va-t-en savoir à qui il est, cet enfançon. Pour retrouver sa mère, bernique! Que va-t-on en faire?

– En tout cas, il n'est pas maigre! Ses lainages sont fins, son bonnet est brodé, constata Marie.

– Que va-t-on faire? répéta Joseph. On peut tout de même pas le garder. C'est pas à nous, cet enfant.

* * *

Marie posa sur son époux un regard qu'il ne lui connaissait pas. Les flammes de l'âtre rosissaient ses joues, tiraient des reflets d'or de ses cheveux et ses yeux brillaient d'une lumière quasi surnaturelle. Joseph n'avait jamais vu sa femme aussi belle.

– On ne peut pas le garder, Marie, répéta-t-il avec moins de conviction.

– Et pourquoi non? Puisque sa malheureuse mère n'en veut pas, il lui en faut une, pas vrai? dit-elle doucement en étreignant l'enfant, étonnamment calme.

Si Joseph connut un instant de désarroi en se demandant comment on devait soigner et nourrir un nouveau-né de quelques semaines, il fut vite rassuré. Marie s'était préparée avec méthode à la maternité que la nature lui refusait. Elle savait parfaitement ce qu'elle devait faire.

– Donne-moi mon gros châle, dit-elle. Elle s'en couvrit ainsi que le bébé et se dirigea vers la porte.

– Mais où vas-tu?

– Un bébé, ça tète, mon ami! Je sais où trouver la nourrice pour ce soir. Demain, nous aviserons.

– Demain, c'est Noël. Nous dînons chez mes parents! Que ferons-nous, que dirons-nous, Marie? lança Joseph, étonné par la détermination et le sang-froid de sa femme.

– Demain, Joseph, je dirai à ton père: «Le voilà le petit bacouni que vous réclamez depuis si longtemps. C'est le ciel qui nous l'a envoyé, dans votre barque!»

Laissant son époux pantois, Marie sortit dans la nuit claire. Elle leva un regard reconnaissant vers le ciel et vit, sans surprise, clignoter une étoile.

M. D.

Dessins Skyll